

## Notes personnelles de Jacques Simard prêtre. Mars 2016

*(Version finale du 17 avril 2017)*

***Louis-Henri Paquet (1891-1955)***

***Curé de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud de 1942 à 1955***



### Les locataires du pavillon

Ma grand-mère Simard parlait souvent de M. Oliva; je trouvais ça intrigant un nom comme ça! J'avais probablement 7 ou 8 ans à l'époque. Ironie du sort! Maintenant que j'en ai 87, j'habite le logement numéro 4 aménagé dans cette même résidence édifée en 1887 par M. Oliva alors qu'il était curé de Saint-François-de-Sales. C'était son presbytère! Les années ont passé et cette maison, recyclée à grands frais en l'an 2015, porte maintenant le nom de Pavillon Frédéric-Auguste Oliva. Cet homme de Dieu auquel se référait souvent ma grand'mère Georgianna était un homme de qualité, reflétant une bonté proverbiale pour ses paroissiens et particulièrement doué pour les affaires, ce qui rehaussait son prestige.

Son successeur M. Boissinot fut nommé quelques fois seulement dans les conversations sans plus de détails qui eussent pu attirer mon attention. M. Vien, le nom d'un autre curé, celui-là original pour l'époque des années 1920, M. Georges Pelletier, bonhomme, comme on disait, il soignait les pauvres avec largesse; il était tellement prodigue que les finances de la Fabrique en souffrirent; on lui enleva la cure! Pour réparer, il fallait un homme d'affaires. On le trouva en la personne d'un fils de la paroisse, M. L'abbé Alfred Boulet, qui avait deux frères prêtres, l'abbé Saluste et Mgr. Auguste, Supérieur au Collège de Ste-Anne-de-la-Pocatière. Les Boulet du Côteau du sud, faisaient l'orgueil de l'Église et du monde agricole. Ils avaient même leur devise comme chez les ducs de France : « L'autel, la croix, la charrue ». Une de leur sœur, Boulet-Arsenault, engendra 5 prêtres et 2 religieuses. La réputation de la grande famille ne cessa de grandir d'autant plus que M. Alfred releva les finances de la Fabrique, fit agrandir la sacristie et installer une fournaise au charbon en 1924 puis quitta la paroisse. Règle générale, les évêques ne nommaient pas curés des enfants de leur paroisse

natale. Peut-être à cause d'une allusion possible à la parole de Jésus; « Nul n'est prophète en son pays! »

Cette même année 1924 vit apparaître un homme bien campé né, dans une famille huppée de Lévis. Celui-là, je le connus assez bien pour en garder un souvenir indélébile. Il fut le curé de mon enfance. Il s'appelait Léon Vien et avait un frère sénateur au Parlement d'Ottawa. Bel homme, au regard pointu, il en imposait pas sa seule présence: six pieds et un ou deux pouces, droit comme un i, l'air d'un aristocrate français du XIX<sup>e</sup> siècle sorti d'un roman de Balzac. Mieux encore; il ne se déplaçait pas en diligence mais avec une Packard de l'année. C'était donc du grand style. En effet les cinq ou six paroissiens qui pouvaient se payer à Saint-François un véhicule automobile se contentaient d'un simple Ford à pédales ou d'un cabriolet à deux places sous le capot. Cette voiture aujourd'hui disparue, avait tellement de puissance que le digne ecclésiastique avait dit un jour à un paroissien : « Moi, quand je prends le clos, j'ai assez de puissance pour m'en sortir tout seul! » Cette parole m'était toujours restée; elle caractérisait bien l'homme que fut M. Vien. Sans doute indépendant de fortune, il était arrivé dans la paroisse pour affronter, sans le savoir, la crise économique qui s'annonçait! Entré en fonction en 1924, en plein hiver, son premier geste légal fut de marier mon père Wellie avec ma mère Angeline Campagna. Le couple prendrait possession de la ferme familiale Simard située aux Prairies de Saint-François, plateau de terre fertile situé à l'extrême sud de la paroisse et pris à même le versant nord des Alléghanys. Quelques cultivateurs seulement s'étaient aventurés là pour s'y établir depuis 1850, dont mon grand-père Stanislas, ex-émigré des États-Unis à la fin du siècle. Le deuxième rang des Prairies était parsemé de petites maisons où logeaient des journaliers bien vite devenus victimes de la crise économique des années 1930. « Ces gens-là, comme on disait, tombèrent vite dans l'oeil de M. le curé, lui si peu enclin à l'ignorance et à la misère humaine. Il mettra assez longtemps à s'ajuster! Dans ses temps libres, le pasteur suivait des cours d'anglais et de diction. Les résultats n'ont pas tardé à être connus puisqu'un prêtre de culture raffinée, professeur au Collège de Ste-Anne, Mgr Léon Bélanger, professeur de Rhétorique et spécialiste de Démosthène, m'avait dit un jour : « Les deux plus grands orateurs religieux du Québec aujourd'hui sont l'archevêque de Québec, Mgr. Paul-Eugène Roy et l'abbé Léon Vien ». Touchant hommage! Et il avait raison. Enfant, fréquentant l'église paroissiale en 34-35, j'étais charmé par le son de la voix et la gestuelle élégante de ce monsieur juché dans un demi tonneau accroché au mur en haut d'un bel escalier en spirale et qu'on appelait la chaire de vérité. Le prêtre, en surplis blanc, parlait très longtemps, pendant une heure ou plus! Et peu importaient souvent, l'harmonie de la phrase et sa musicalité, mon frère Martin et moi finissions dans le sommeil. Ce qui réjouissait notre mère! Quand tout à coup des ports de voix et des larmes, des claques à mains nues sur le rebord du meuble saint, nous faisaient sursauter! Mais nous aimions la messe, elle était un vrai spectacle, auquel il fallait ajouter le chant grégorien que venait exercer en ce temps-là, M. l'abbé Cyprien Morneau. Si on ajoutait à cela de faire le voyage au village sur une distance de six milles en « surrey », mené par un cheval trotteur, orgueil de mon père, le dimanche était une fête.

Outre la liturgie et la proclamation de la Parole de Dieu, M. le curé Vien était officiellement reconnu Visiteur ecclésiastique des écoles, au même titre que M. l'Inspecteur par le Comité de l'Instruction publique. Ce visiteur nous faisait peur! Je le comparais plus tard au Reviseur de Gogol, poète russe. Ici, une anecdote qui doit passer à l'histoire de l'école numéro 7 et de sa place aux Prairies. C'était en 1938 par un lumineux jour de mai quand, grâce au bruit, nous de l'école numéro 7, nous entendîmes venir la Packard bleue de M. le curé, dans un tourbillon de poussière. Aussitôt, comme un cri d'alarme, la maîtresse Beudoin, la petite Aurore, s'exclama; « M. le curé! Levez vous et gardez le silence! » Le digne ecclésiastique se pointa bientôt dans l'embrasement de la porte d'entrée et d'un pas ferme, l'air décidé, frôlant de sa soutane le poêle à deux ponts qui séparait la chambre privée de Mme Aurore d'avec la classe, prenant place au pupitre devant le tableau noir, après le Bonjour d'usage, il se mit à questionner les plus jeunes. Les réponses ne semblèrent pas lui plaire. Rendu à la 4<sup>e</sup> année, c'était notre tour! M. le curé se leva et marcha vers nous au fond de la classe. D'après un signe de notre institutrice, nous nous levâmes les fesses serrées. Première question : « Qui est Dieu? » On ne s'attendait pas à ça, une telle question. Ce fut le blocage complet! M. le curé eut beau nuancer ses autres questions, rien n'y fit. On eut l'air fou en plus d'être figés. La face du curé Vien changea de couleur pendant qu'une chape de plomb s'appesantissait sur toute la classe, la petite Aurore, n'arrêtant pas de piétiner de surcroît. L'atmosphère se prêtait à l'orage. Et il tomba! Le pasteur de Saint-François stigmatisa pour longtemps « ces gens-là des Prairies » quand d'un air courroucé, il lança: « Vous avez une réputation de pouilleux, pouilleux, vous le resterez toute votre vie! » Sans plus, accrochant son chapeau melon au passage, il prit la poudre d'escampette. Nous étions tous sidérés! À commencer par la maîtresse; elle avait aussi sa demeure aux Prairies. Finie l'école ce jour-là. Notre petit bonheur offensé, nous reprîmes le chemin de la maison le cœur gros ayant été insultés pour longtemps. C'était vrai que parfois nous avions des poux dans les cheveux mais notre mère y voyait régulièrement. Eh puis d'ailleurs, on se disait : « On n'est pas pire que ceux de la Morigeau ». Eh puis les élèves du maître au village aussi en avaient des poux. Cette égalité nous rassurait.

Arrivés à la maison nous eûmes tôt fait, mon frère Martin et moi d'aller bavasser à notre père au poulailler l'épisode du test de catéchisme de M. le curé. Or il arrivait que Wellie, notre papa, était Président de la commission scolaire de la paroisse. Il dit sans rien ajouter d'autre chose : « Ça restera pas là... » Dans les maisons à l'époque, on ne critiquait jamais les prêtres. Cependant ce que l'on vit le lundi suivant nous mit la puce à l'oreille. Notre père accompagné de son frère Adélarde qui demeurait voisin de l'école numéro 7, était en train d'atteler l'ambleur sur la voiture légère; ce cheval trotteur, à sa vitesse de croisière pouvait presque rivaliser avec la Packard du village! Que s'est-il passé et dit à cette rencontre presbytérale? Nous n'en sûmes que peu de choses, les jeunes ne participant en rien aux conversations des grandes personnes. On avait entendu dire que la discussion avait été animée, qu'on avait parlé fort et que M. le curé, en ayant eu assez, s'est levé tout à coup de son siège, a frôlé ses visiteurs en ouvrant la porte du bureau et d'un geste spontané leur désigna la sortie. Nous eûmes le résultat de

la rencontre le mois suivant juste avant la fin de l'année scolaire. Le distingué visiteur fut cette fois d'une politesse et d'une courtoisie toutes ecclésiastiques. Nous de l'école numéro 7 des Prairies, nous étions réhabilités... et vengés.

M. l'abbé Vien, étant ce qu'il était, avait cependant fait un bon ministère au sens classique du terme : les paroissiens priaient, on organisait des pèlerinages, on surveillait les pâques, les écoles étaient visitées, le catéchisme enseigné, la Fabrique administrée etc. Des mauvaises langues disaient de lui qu'il n'aimait pas les femmes! La preuve n'a jamais été faite. *Auctores scinduntur*. Il s'est quand même accordé avec sa professeure d'anglais et sa ménagère! Après quinze années passées à Saint-François, il accepta la cure de Saint-David de Lévis; il retournait ainsi dans le milieu qui l'avait vu naître. Lui succéda, un ancien vicaire à Saint-Thomas de Montmagny, M. l'abbé François-Xavier Lefebvre. Homme grassouillet et de petite stature, il était la bonté même. Cependant de santé plutôt fragile, il sentit le besoin d'être secondé par un vicaire. L'évêque lui nomma l'abbé Fernand Nicole, né à Montmagny. Ce prêtre s'est révélé aussi bon et aimable que lui. Une nouvelle atmosphère commençait à régner sur la paroisse : les deux prêtres s'entendaient à merveille, ils avaient l'air heureux de travailler ensemble, ce qui était un événement rare dans un presbytère! Ayant peu de travail pastoral à exécuter pour ne pas court-circuiter le premier pasteur, les vicaires se rabattaient sur les loisirs à faire fonctionner ou à organiser aux endroits où il n'y avait rien. C'était à surveiller... En plus de structurer les jeux pour les jeunes, l'abbé Nicole organisa la JAC, la jeunesse agricole catholique. En ce temps morose à cause de la guerre qui prenait de l'ampleur en Europe, ce nouveau dynamisme changeait déjà le milieu. On avait réussi à rallier les jeunes agriculteurs avec les quelques travailleurs de la compagnie Garant par les sports de groupe, hiver et été. La peur du prêtre avait disparu; M. le curé avec sa bonhomie plaisait aux gens; M. le vicaire jouait à la balle ou encore patinait à travers les filles! Il y eut bien quelques commérages, mais la glace était brisée, elle le resterait longtemps...

La peur de la guerre continuait son œuvre. Le gouvernement du Canada augmentait sa publicité vers l'enrôlement des jeunes « volontaires ». Certains audacieux s'y sont engagés. D'autres cependant ont accepté, pour éviter d'être conscrits peut-être, un jour d'aller sous l'instigation de Mgr. A. Boulet, émule du curé Labelle des Pays d'en haut, faire de la colonisation dans les forêts et les terres en friche de l'Abitibi aux environs de Palmarolle. Nous, les jeunes encore à la petite école, on nous enrôla pour le service de l'autel! Je commençai donc à servir la messe le dimanche et m'initier à la liturgie. J'avais 12 ans. Le monde rural au Québec depuis toujours considérait toute vocation chez les garçons comme devant être agricole; le seul travail de valeur avait lieu sur la ferme. Tout le reste pouvait être considéré comme de la paresse! Quant aux études, il fallait y penser plus tard; la 7<sup>e</sup> année suffisait. On acceptait bien d'avoir dans la famille un prêtre, une religieuse ou un médecin par dessus le marché, mais on allait rarement plus loin. C'est un tel esprit qui favorisa la montée de l'Union Nationale de Maurice Duplessis dans les années 1940 et qui valut, pour cet espace de temps, le qualificatif de Grande Noirceur! On était rébarbatif aux études qui dépassaient le primaire; l'université, c'était pour les riches de la ville. Toute vie intellectuelle était

suspectée! On se devait comme canadien-français de sauvegarder l'héritage du « porteur d'eau et du scieur de bois! » Ce qu'on en a entendu des histoires sur l'habitant du sol québécois : « Au pays du Québec, rien ne doit changer ». (Maria Chapdelaine). Et ce qu'on attribuera plus tard à M. Duplessis : « Nos pères nous ont légué un héritage d'ignorance et de pauvreté, allons-nous être infidèles à ce que nous ont laissé nos ancêtres? » C'est peut-être une légende urbaine, mais c'est quand même un peu vrai!

Pour ce qui me concerne, ne portant pas en moi les gênes du nomade coureur des bois ni ceux du sédentaire, je fus placé au Collège de Sainte-Anne là ou mon oncle maternel enseignait la philosophie, l'abbé Robert Campagna. Rebelle au terroir, peut-être que la discipline du classique va réussir à formater le garçon pour une vocation utile à la société, comme prêtre par exemple, avait-on répété. Vint le jour fatidique! Le vent soufflait sur la gare de Saint-François en ce 4 septembre 1941. Et le train siffla trois fois... Au revoir, les gens des Prairies pour les prochains six mois!

Aucune comparaison entre le Canadien National et l'Orient Express d'Agatha Christie! Nous finîmes par nous rendre à La Pocatière. La réception en fut toute une d'ajustement. D'abord de la garde-robe. Tous les étudiants des Collèges classiques devaient porter le même costume que celui qui habillait Victor Hugo chez les jésuites au 19<sup>e</sup> siècle : la redingote bleu marine, la ceinture verte et la casquette du flic parisien. Ainsi affublé, le nouvel étudiant était initié au classicisme. Que Cicéron, avec ses Catilinaires, se le tienne pour dit! D'abord le grand nettoyage de l'esprit. *Mens sana in corpore sano*. Nous avons 12 et 13 ans, la pré-adolescence quoi! J'eus alors un cafard exemplaire et là j'eusse préféré la vocation de colon à Roquemaure ou chasseur à Radisson. Une retraite qui dura 5 jours! Entre les sermons, c'était la descente en silence à la cour des petits. Là, à travers les courts de tennis, le terrain de baseball, face aux monstrueux jeux de balle-au-mur. C'était « les temps libres ». Les mains derrière le dos, les yeux au sol, on cherchait les péchés. Pendant ce temps, les bateaux glissaient sur le fleuve Saint-Laurent à travers les bancs de brume : ils portaient des soldats « volontaires » vers l'Angleterre. Les cornes de brume faisaient retentir leurs sons plaintifs, endeuillant l'atmosphère déjà lourde, de cet automne plutôt gris.

Passent alors les jours, les mois, les années. Et le fait de devoir me mesurer dans les études, les sports, les relations personnelles à des semblables me fit prendre conscience de mes possibilités mais aussi de mes limites. Et j'en fus bien aise ainsi que mes parents. Dès 1942, l'oncle professeur sur lequel je comptais quitte le Collège. La guerre en Europe loin de finir vite comme prévu s'enlisait. Hitler semblait triompher. S'installait une certaine nervosité. Aussitôt le Collège adhéra à un Corps de cadets relié à Valcartier. Ce fut notre effort de guerre et notre salut. Enrôlés, nous l'étions, devant faire de l'entraînement tous les samedis et les après-midi de congé. Plus que ça, obligatoires furent les cours de tir à la carabine, de morse, de sémaphore et de premiers soins et facultatives les pratiques de fanfare dirigées par l'abbé Roussel. Les instructeurs, tous des prêtres qui avaient reçu à Valcartier les qualifications appropriées. Nous aimions ces efforts qui nous distraient des versions latines à la Cicéron, des

thèmes grecs à saveur de Thucydide mais on se délectait aussi à tirer sur des Allemands virtuels : c'était ce qu'on appelait avant sa découverte, « la purification passive des sens et de l'esprit ».

Pendant que tous ces événements se déroulaient, la vie à Saint-François avait une fois de plus pris un tournant inattendu. Le bon M. Lefebvre, avait secrètement rendu l'âme le matin du premier janvier 1942. Ce qui présageait un bouleversement de la vie paroissiale. Peut-être que M. le vicaire quitterait lui aussi. Il y eut beaucoup de regrets et d'incertitudes. Avant que tout cela n'arrive, on fit au bien aimé curé des funérailles dignes de lui et ses restes furent déposés dans le lot aménagé pour les anciens curés de Saint-François.

L'interrègne fut assuré pendant un mois par M. l'abbé Nicole et le nom du nouveau pasteur sera connu au milieu du mois de janvier. À ce moment-là, M. le vicaire sut que lui aussi devait quitter, le récent curé s'arrangeant seul, quitte à recourir à un vicaire dominical. Il y eut un deuil de plus à assumer et des larmes à verser... La vie doit continuer, elle est plus forte que les départs, se disait-on. Bien sûr! On organisa une fête de reconnaissance à l'abbé Nicole qui, le cœur gros, dut abandonner l'œuvre qu'il avait commencée avec tant d'espoir.

Le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec ne tarda pas à nommer le nouveau curé de Saint-François. Il désigna le curé de Sainte-Justine, l'abbé Louis-Henri Paquet. Né à Saint-Joseph de Lévis en 1891 dans une famille de 9 enfants dont un frère, Arthur, Père blanc et un autre, Antoine, clerc St-Viateur. L'abbé Paquet avait fait des études au Collège de Lévis où après son ordination en 1916, il y retourna comme professeur. Peu intéressé par l'enseignement après 3 ans, on le nomma vicaire à Saint-Michel, puis à Sacré-Cœur et ensuite à Notre-Dame de Lévis sur une période de 6 ans. Mais comme on était encore au temps de l'émigration aux États-Unis vers la Nouvelle-Angleterre et que les évêques du lieu demandaient pour les paroisses du renfort francophone, l'abbé Paquet alla pendant 9 ans vicaire successivement à Manchester, Nashua et Berlin, New Hampshire. Revenu au Québec, il deviendra curé à Leeds, et de 1936 à 1942, il sera accrédité à la paroisse bilingue de Ste-Justine de Dorchester (Bellechasse).

À Saint-François, M. l'abbé Paquet occupa une place considérable. D'abord, il en imposait par sa stature : six pieds lui aussi, 260 livres au moins, gros fumeur de cigares de la Havane et une voix de stentor ! De quoi intimider et faire peur aux âmes sensibles. Et ça ne tarda pas ! Il fut sauvé cependant dans l'opinion par sa générosité de cœur. Il fallait l'avoir côtoyé de près pour découvrir combien il était attachant et qu'il y avait chez-lui un sens de l'humour authentique. Mais il fallait être attentif pour bien saisir dans la conversation ses réparties qui souvent déstabilisaient les auditeurs. C'est pourquoi, bien des jeunes filles le fuyaient de peur de se faire apostropher ! Les visites au couvent se faisaient sous haute surveillance. La Mère supérieure souhaitait que ce

soit court au cas où un trait ou une flèche soit décochée. Et M. le Curé, loin d'être offusqué, riait dans sa barbe.

Nonobstant l'apparence, on apprit vite à reconnaître en lui, l'homme de prière. Et Dieu sait s'il a su développer dans la paroisse la nécessité de prier en communauté. D'abord en 1942, la guerre sévissait dans tous les coins de l'Europe; mais il fallait d'abord traiter les péchés du monde : le dévergondage, la danse, l'alcool, les vols nombreux dus à la crise, et la morale attaquée de toutes parts, disaient les prédicateurs. C'est pourquoi, le pasteur structura serrée la prière liturgique : les Vêpres revinrent en force les dimanches après-midi à 3 h. p.m., ensuite le Salut du Saint-Sacrement, puis le Rosaire à 7 h. du soir. La messe sur semaine se chantait à 7h. le matin, les communions particulières avaient lieu le dimanche avant la grand-messe, les communions générales, elles, une fois par mois et les concours de confessions qui préparaient les grands événements. Ajoutez à tous ces exercices réguliers, les retraites annuelles par des « saints » Pères, comme il les appelait, le Congrès eucharistique où il a prêché une Heure d'adoration, les pèlerinages, la fête patronale, le catéchisme des enfants et que sais-je encore ? On était toujours au temps où la vie des paroisses rurales tournait autour de l'église paroissiale et où les cloches de l'église non seulement annonçait les liturgies mais aussi tenaient lieu de la montre de poche Waltham car, l'Angélus divisait toujours en trois le temps pour les travailleurs des champs : 6 h. le matin, midi et 6 h. le soir.

Le nouveau curé ne tarda pas à visiter la paroisse, à en prendre le pouls pour connaître les besoins des familles, spécialement à la Morigeau ou aux Prairies. Il continua de dire la messe une fois le mois à l'école numéro 7, initiée par l'abbé Alfred Boulet en 1922. Il se rendit compte de la pauvreté et de la misère chez plusieurs familles. Aussitôt, il se prit d'une affection particulière pour les plus démunis et se mit à leur payer le pain nécessaire à leur survie. Pour cela, cependant, il y eut un prix à payer : l'assistance à la messe une fois le mois à l'école numéro 7. Son humour triompha quelques fois et voici comment. N'ayant pas vu un jour, à la messe, ses deux protégés qu'il avait aidés, il fit arrêter le taxi Lavoie, son conducteur ordinaire, devant la porte chez Bébé Proulx. Aussitôt entré, il dit : «À genoux !» et il commença le chapelet. Rien ne nous dit que la leçon fut efficace, il s'était fait craindre cependant il continua et ses charités. À côté des démunis, il y avait les malades; il en fit pratiquement une dévotion. Dès qu'il apprenait la maladie de quelque paroissien ou paroissienne, il convoquait son taxi Lavoie et allait donner sa bénédiction ou apportait le Viatique. L'hiver, les chemins non ouverts encore, c'était le snowmobile avec les risques possibles et ils n'étaient pas rares. De telles voitures manquaient de stabilité aux congères ou aux rencontres : parfois l'engin versait et M. le Curé se retrouvait embourbé avec le Bon Dieu dans sa sacoche. Pas de problème ! Jésus en avait vu d'autres : il avait marché sur l'eau, il pouvait bien apprendre à skier ! Son dévouement sur ce point ne s'est jamais démenti et sa réputation grandit tant et si bien qu'à la fin il était rendu avec les thaumaturges.

Même s'il était préoccupé de la vie spirituelle de la paroisse, il ne négligea en rien l'aspect matériel de l'église et du presbytère. Au contraire, il voyait à ce que tout soit en ordre : les fournaises, les bancs, les murs et les tapis; tout devait être correct. Pour arriver dans les finances, il stimulait la générosité par les remerciements et les

félicitations. Dieu seul sait combien il en a donnés. En exemple : la quête du premier dimanche après son arrivée en 1942 avait rapporté 14.02 \$ le 7 février et le 28 du même mois, elle était rendue à 28.41 \$. En ces temps, quand il s'agissait de l'église, les habitants ont toujours été généreux. Mais, pour le presbytère, on hésitait car on ne voulait pas que le curé vive dans un plus grand confort que le leur. L'abbé Paquet sut s'accommoder. Mais les astuces sont des voisines de l'humour. Il eut recours aux deux moyens. Tous les travaux dans une Fabrique en plus d'être acceptés par les marguilliers du Banc, devaient l'être aussi par l'évêché. En 1954, alors qu'il était à son pupitre, un morceau de plâtre d'environ 24 pouces de circonférence tomba sur la chaise du visiteur, juste en face de lui. Heureusement, il n'y avait personne. Il en avertit le conseil de Fabrique et comme l'Évêque avait annoncé la visite pastorale, M. le Curé lui réserva le fauteuil accidenté pour qu'il soit bien saisi du problème. Les travaux furent exécutés en un temps record et il fit ajouter un solarium, histoire de bénéficier du soleil tout l'été dans un endroit tranquille pour la lecture du bréviaire, cette fois pour le salut des paroissiens et paroissiennes.

Les ressources de financement d'une paroisse provenaient souvent des prières et des félicitations répétées mais de plus, à cette époque difficile, de l'imagination du pasteur, le premier responsable. La fertilité des projets fut au rendez-vous. Il organisait des parties de cartes avec les Fermières, avec les anciennes du couvent et avec des Dames patronnesses du village. Il fit tirer en 1943 un cheval qui lui rapporta 292.50 \$ pour les œuvres paroissiales toujours. Un vrai succès ! Et que dire des soirées mémorables récréatives avec la troupe montréalaise de M. Grimaldi ? L'acteur principal de toutes les pièces présentées, Maurice Beaupré, dès qu'il paraissait, faisait éclater de rire M. le curé. Ces soirées rapportaient un certain pécule mais ce qui valait encore plus, c'était l'atmosphère que ça créait pour un certain temps puisque M. le curé n'était pas seul à se ragaillardir. De telles rencontres avec le théâtre comique se donnaient dans le presbytère de 1763 devenu après la construction du presbytère de 1887, par M. Oliva, une salle paroissiale, puis un entrepôt de la Cie Garant pour se terminer en logements patrimoniaux appelés Pavillon L.-Bédard. M. Paquet eût pu l'appeler la Maison du défoulement ...

Les pasteurs de l'époque du Comité de l'Instruction publique avaient un rôle important à jouer dans les écoles primaires de leur paroisse. C'était un visiteur officiel comme M. l'Inspecteur. L'abbé Paquet avait insisté auprès des institutrices qu'elles portent un costume reconnu décent ; que la classe soit toujours gardée propre; que les enfants aussi soient habillés avec modestie. «Un devoir de chrétien», disait-il. Non seulement il insistait sur les matières de classe, mais sur les qualités d'une bonne éducation ... peu importe s'il débordait sur les prérogatives du Monsieur du gouvernement. Il fallait ne pas oublier que c'est Dieu qui mène le monde ! «Les rois sont mortels», avait dit Bossuet. Ce curé s'il demandait beaucoup, remerciait aussi beaucoup et souvent; il avait approfondi la reconnaissance. Le dimanche au prône, c'était «merci» pour la quête d'il y a sept jours, puis en leur temps, d'autres «mercis» fusaient : pour la dîme, pour les soirées de rire, pour les quêtes de feu dans la paroisse, pour les assistances aux vêpres, aux processions, pour le ménage du printemps, l'église et autour des maisons, sans oublier bien sûr, les récoltes, les Rogations etc. Mais le meilleur qui en



faisait sourire d'aucun; il remerciait les gens qui étaient venus aux concours des confessions sans oublier ceux et celles qui avaient fait leurs Pâques avant la Quasimodo. Cependant, il n'avait pas le goût de féliciter, après la conscription de 1944, les jeunes qui avaient fui l'armée et qui, vivant cachés dans les camps de bûcherons aux Prairies, pour se faire des sous de survivance et passer le temps, faisaient de la bagosse. Il fustigeait ce liquide qui «tue l'âme et aussi le corps».

Et vient le moment de la chapelle. M. le curé avait continué la tradition de l'abbé Alfred Boulet en 1922, d'aller dans des écoles éloignées, à la Morigeau et aux Prairies dire une messe deux fois le mois. Et alors, voyant des jeunes de la paroisse, conscrits pour aller à la guerre en Europe, il exprima, dans un prône élaboré un dimanche de 1945, le désir de bâtir une chapelle aux Prairies; pour ces gens-là qui sont séparés, il faudrait leur ériger un lieu où le Bon Dieu résidera», avait-il ajouté. Sur ce, il invitait les paroissiens à couper du bois, dès cette année, au cas où tous les jeunes dans l'armée reviendraient sains et saufs. Tous revinrent tel que souhaité. M. le curé qui en avait fait un vœu en public, devait donc s'exécuter. Il ne tarda pas; il était vraiment un homme d'action.

Au printemps 1946, le bois était au rendez-vous. La Vierge Marie, avertie : «elle ferait de grandes choses» selon lui. Le terrain, donné par M. Léon Simard, était mesuré «au pas» selon l'usage antique et solennel, l'entrepreneur était choisi et fin prêt : M. Anatole Roy. Il manquait, les journaliers et les clous. «Ce sera une succursale de l'église paroissiale», aimait-il à ajouter. Bientôt, les dons commencèrent à se faire nombreux : les Sœurs du couvent donnèrent la lingerie d'autel, l'autel donné par l'organisation du Congrès eucharistique de Montmagny qui venait d'avoir lieu et auquel l'abbé Paquet avait participé, puis un calice, de l'argent, une chapelle en gâteau, un chemin de la croix et une statue de la Vierge Marie, don d'une paroissienne qui avait fait du porte à porte pour en défrayer les coûts. Le 8 décembre 1946, la chapelle s'ouvrait au culte avec la première messe célébrée par le curé Paquet, conduit par M. Marcel Garant. Il manquait une cloche! Elle ne fera son apparition qu'un an après, mais ce sera solennel; le curé-chanoine, A. Lessard de Montmagny, viendra la bénir, alors que le sermon de circonstance sera donné par M. l'abbé Bélanger de Berthier. Cette année-là les offrandes continueront d'arriver, mais c'est M. le curé lui-même qui y mettra le point final.

Commencèrent alors les pèlerinages : Les Sœurs de la CND, la Ligue du Sacré-Cœur, les personnes retraitées, puis le Cardinal Roy le 23 octobre 1949. C'est à cette occasion que la chapelle sera bénite, à la grande satisfaction du pasteur. En plus de sa dévotion à la Vierge Marie, M. l'abbé Paquet honorait de façon spéciale la Fête-Dieu : il en faisait une célébration extraordinaire. Toujours deux reposoirs étaient nécessaires. Il misait beaucoup sur la façade du couvent avec son escalier central à deux embranchements donnant sur les étages. En plein milieu trônait le Reposoir. On y arrivait en procession bien ordonnée pour la discipline et surtout pour la prière. Ouvraient la marche la Croix et les acolytes, suivaient les enfants des écoles et leurs maîtresses, puis les filles du Couvent et les Sœurs, les autres jeunes filles et les dames. Les jeunes gens, eux, devaient précéder le dais porté par quatre marguilliers gantés pour protéger le Saint Sacrement du soleil ou de la pluie; marchaient derrière, les enfants de

chœur, la chorale, puis les hommes mariés pour clore la procession. L'ostensoir était porté par M. Le vicaire dominical alors que le pasteur animait la cérémonie en marchant le long du parcours. Le second reposoir changeait chaque année selon qu'on allait à l'est ou à l'ouest du Couvent. C'était toujours M. le curé qui en faisait l'animation. Après la Fête-Dieu, il avait la dévotion aux évêques du diocèse et il aimait bien les recevoir lors de la confirmation des jeunes et de la visite pastorale. Les cardinaux Villeneuve et Roy ont été choyés. On allait d'abord les chercher en parade aux confins de la paroisse et les y reconduire. Au presbytère, il y avait des soins particuliers surtout du côté culinaire. La ménagère, digne émule de Marie Calumet, exhibait au réfectoire ce qu'il y avait de plus beau en vaisselle et en argenterie. Quant aux mets servis, c'était selon la diète ou les goûts plus ou moins raffinés des évêques. D'ordinaire, on y faisait de la haute cuisine d'autant plus que la cuisinière du presbytère avait fait un séjour prolongé au Bois de Coulange pour servir le Lieutenant-Gouverneur de la Province. Au cours des cérémonies liturgiques, au prône, l'abbé Paquet, après avoir remercié Mgr l'Archevêque de sa présence et pour l'avoir nommé curé de St-François, ne tarissait pas d'éloges sur ses ouailles «pour leur générosité» et la belle renommée de paix, de travail et de piété qu'elles avaient acquises depuis son arrivée en 1942. Il vantait les Religieuses et la Congrégation N.D. pour leur compétence et leur dévouement dans l'éducation des filles, dont plusieurs venaient de l'étranger.

Enfin, à part ces gratitudes de toutes sortes, il faisait prier pour lui afin « qu'il devienne meilleur, plus saint. Ce sera pour votre profit » avait-il demandé lors d'un prône du dimanche. Probablement que les prières des paroissiens avaient de l'efficacité puisqu'il montra régulièrement de l'empathie envers les enfants de la paroisse qui arrivaient au sacerdoce. Il ne manquait pas d'occasion pour le manifester. En 1948, il souligna en grande pompe le 50<sup>e</sup> anniversaire de sacerdoce de Mgr Auguste Boulet avec le Cardinal Villeneuve comme premier invité. Il organisa des célébrations spéciales pour les Pères Dumas, Buteau, Campagna, Forgues et Morin, à l'occasion de différents passages dans la paroisse. Il avait le cœur aux fêtes de toutes sortes. Bref, il était pour sa paroisse, l'homme des actions de grâces. Comme souligné plus haut, le dernier prêtre ordonné à St-François, avait été Mgr Boulet en 1898, sous la cure de M. Oliva. Il en profita donc pour obtenir de Mgr Desrochers, premier évêque du diocèse de Ste-Anne, de me faire ordonner au sacerdoce ici en 1953. Il laissa aller son imagination pour le décorum. Il fit ériger deux arches de sapin dont une aux Quatre-Chemins et l'autre à l'entrée, Place de l'église, sous lesquelles devait passer le cortège de l'évêque. Partout, le long du parcours flottaient des petits drapeaux du Vatican, du Canada, de la Vierge Marie. À l'église, devant les fenêtres on voyait des plantes vertes alors que le maître-autel regorgeait de glaïeuls aux couleurs variées. Descendaient d'un puits central de la voûte du chœur d'immenses banderoles blanches, jaunes et rouges, pour remonter après leur déploiement, et se fixer à mi-chemin au-dessus des colonnes du retable. C'était au matin du 21 juin et il faisait un temps radieux sous un soleil brûlant. Mgr Desrochers, arrivé tôt, appréhendait cette chaleur accablante. Et il fut bien servi au cours de la cérémonie qui avait débuté à 10 h. dans une église bondée de paroissiens. Tout se déroula sans anicroche; l'évêque avait l'air brûlé, le curé, lui, rayonnait de satisfaction. Il avait voulu capter l'attention sur la prêtrise et il avait réussi. Restait la

cérémonie de la Première Messe. Elle eut lieu le lendemain en la fête de saint Paulin. Au rendez-vous, une autre bonne journée de chaleur à 92°F. M. l'abbé Paquet, toujours alerte, accompagna le nouveau prêtre et fit l'homélie de circonstance. Il présida ensuite un banquet à la salle paroissiale attenante au presbytère. Les invités y allèrent à leur corps défendant ! D'abord à cause de la chaleur suffocante, ensuite à cause des mouches ! De guerre lasse, on dut ouvrir les fenêtres à carreau pour faire circuler un peu d'air dans la pièce. Des nuées de mouches domestiques, impatientes de participer à la joie du néophyte, envahirent l'espace, jetant le trouble parmi les 200 convives ! Il y avait suffisamment de restes sur la table pour les sustenter, mais les plus raffinées s'abattirent sur le gâteau à trois étages en plein centre de la table d'honneur. De blanc et rose sur les bords qu'était la sacrée pâtisserie, elle devint en un rien de temps comme tricotée gris plomb. C'était le désastre. Toutefois, la cuisinière, en bonne experte, avait un plan B. Tout rentra dans l'ordre, mais la chaleur torride persista encore quelques jours. Aujourd'hui, en 2016, on parle encore de l'été 1953 ! L'enthousiasme de la fête ne se termina cependant que le 23, par une messe à la chapelle des Prairies pour rendre hommage à la Vierge Marie. Les 144 places assises de la chapelle avaient trouvé preneur. M. le curé Paquet, satisfait des trois jours de célébration, ne cessait de dire que c'était grâce à la Sainte Vierge qu'il y avait à St-François un prêtre de plus et surtout que ses racines étaient aux Prairies ! Avait-il pensé à Nazareth et à la fameuse phrase du prophète : « Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? » On ne le saura jamais.

M. le curé Paquet a vraiment transformé la vie paroissiale lors de son passage quant à la vie spirituelle des paroissiens, mais aussi quant à la générosité qu'il a suscitée dans le milieu. Son sens de la vie liturgique, son amour des pèlerinages, sa dévotion à la Vierge Marie, son intérêt pour les missions- il avait un frère Père Blanc- son détachement des biens matériels ont fait de lui un pasteur exemplaire. En 1950, il avait organisé pour l'Oeuvre des berceaux, soutenues par les Sœurs du Bon Pasteur de Québec, une importante quête de patates; en 1957, il avait grandement encouragé les Oblats de Marie Immaculée, à faire une rafle précieuse chez les vieux « ménageux » pour un lieu de retraite fermée, la Maison de la paix à La Pocatière; en 1954, la visite paroissiale de la statue de « N.D. de Fatima, pour l'Année Sainte avait connu un très grand succès; les quêtes du dimanche avaient plus que triplé depuis son arrivée, de sorte que sur le palmarès des quêtes des Fabriques du diocèse depuis 1951, St-François se classait première. Alors, quand en 1954, Mgr Bruno Desrochers composa le chapitre diocésain, il ne pouvait ignorer d'y faire entrer comme chanoine honoraire, le curé de St-François de Sales. Effectivement, il y fut nommé en décembre à l'occasion des vœux de l'évêque : la cérémonie liturgique aurait lieu en février 1955 et serait présidée par le Délégué apostolique Mgr Pagani. Tout curé, créé chanoine, y voyait à l'époque, la consécration de son passage en paroisse, parfois sur la terre entière ! M. Paquet, lui, l'avait vraiment mérité. Cependant, il en paierait le prix ! D'abord, en habillement, soutane, camail, surplis, bague-améthyste, cadeau à l'évêque pour ses œuvres. Tout avait été rodé à la perfection, ne manquait plus que la cérémonie à la cathédrale. Elle vint le 2 février 1955. La journée avait pourtant bien commencé dans le froid mais sans plus ! Le nouveau chanoine arrive à La Pocatière en après-midi par le train du C.N. et de la gare au collègue de Ste-Anne avec valise, en taxi Lavoie. Après un frugal repas, au

moment de se rendre à l'église, une fine neige poussée par un vent plutôt léger, commençait à tomber délicatement, mais rien pour paniquer. La messe et la cérémonie de remise des insignes aux nouveaux chanoines – ils étaient 22 – fut à la hauteur des attentes d'un diocèse créé après un douloureux accouchement. Les différents survenus, selon une légende urbaine, entre l'Archevêque de Québec et celui de Rimouski au sujet du territoire à céder, la mort tragique du premier évêque du diocèse de Ste-Anne, Mgr Bureau, dans l'accident d'avion du Mont Obiou en 1950, le rappel des critiques survenues lors de l'achat des deux fermes Gagné pour loger le futur évêché, la quête imposée aux prêtres par le vicaire général Mgr A. Fortin, tous ces événements avaient, chez certaines assistants, engendré de nombreuses distractions pendant la messe pontificale. Et au sortir, la catastrophe ! Un blizzard mémorable s'abattait sur toute la région pendant qu'au chaud, on célébrait. Tous les chanoines furent virés ! Personne ne put regagner sa résidence, y compris le chanoine Paquet qui dut passer cette première nuit de son canonical dans mon réduit de maître de salle du Collège de Ste-Anne : lit de fer à dimension réduite pour ses 230 livres, pupitre de séminariste, chaise droite, mais heureusement, une belle petite fenêtre ! L'histoire régionale a retenu cette date du 2 février 1955. On ne dit plus « le jour de la marmotte » mais « le jour de la tempête des chanoines ». Au prône du 27 février, notre bienaimé curé remerciait son évêque de l'avoir nommé à son Chapitre : c'était un honneur pour lui et la paroisse de St-François, et alors il lui envoyait la collecte du dimanche précédent pour ses œuvres ainsi qu'un cadeau personnel.

La joie ressentie d'avoir été créé chanoine honoraire du diocèse de Ste-Anne fut hélas pour notre pasteur de courte durée, puisqu'à la fin de cet été 1955, il se rendait à l'Hôtel-Dieu de Lévis pour examens : il avait des maux d'estomac. On lui suggéra de retourner le 4 septembre suivant pour une attention suivie de son cas. Il ne revint jamais au presbytère ! Comme je résidais à Montmagny, étant professeur à l'Externat classique, il me fit demander le lendemain 5 septembre. Comme j'étais sans moyen de transport, il chargea M. Ernest Lavoie, paroissien, de me conduire à son chevet tous les deux soirs et me confia la garde de la paroisse le temps de son hospitalisation. Il voulait un suivi sur sa paroisse. Ce que je fis avec beaucoup d'appréhension. Ayant appris qu'il souffrait d'un cancer du foie et que ses poumons étaient aussi attaqués, il devenait assez évident qu'il ne s'en sortirait que par miracle. Et le miracle n'eut pas lieu ! Ce qu'il a pleuré ! Il aimait la vie : « il lui restait, avait-il dit, encore beaucoup à faire à St-François ». Pourtant il était familier avec la mort : il en avait tellement parlé aux malades qu'il allait visiter et à qui il avait apporté le viatique. Et pourtant ! Un père Jésuite, ami de longue date, lui donna l'Extrême onction. Près de son lit, la veille de sa mort, il me dit : « Va dans mon portefeuille là-bas, prends 40,00 \$ et va payer Jos Paré pour du pain à Bébé Proulx et à Grand-Jos Robin ». Ce jour-là, le 27 septembre, il s'en allait en paix avec un accès de charité. Cette mort plongea la paroisse dans une profonde tristesse : M. le curé n'avait que 64 ans et on venait tout juste de fêter son canonical.

Les funérailles furent fixées au 3 octobre. La veille, j'arrivai de Montmagny vers 16h30, après les classes à l'Externat classique, et quelle ne fut pas ma surprise de trouver sur la galerie du presbytère, Mlle la ménagère, entourée de quelques parents et amis, ainsi qu'un violoniste tapant du pied au son de sa musique, devant un haut-

parleur suspendu à la galerie! et les sons envahissaient le rocher patrimonial ! Je ne sais pas encore quoi penser !

La cérémonie funèbre, présidée par Mgr Bruno Desrochers, eut lieu tel que prévu, dans une église remplie à capacité et dans une atmosphère de recueillement profond comme l'eut exigé le défunt. Au retour du cimetière paroissial où j'avais fait les prières d'usage, je retrouvai au bureau de la Fabrique, en plus de Mgr l'Évêque, les abbés Bélanger de Berthier, Paquet de St-Pierre, Théophile Nadeau de Lévis et quelques autres prêtres. Tous sortirent sur la galerie, il faisait un soleil radieux, et là devant un parterre de fleurs amochées par le gel, l'Évêque de Ste-Anne fit des nominations qui ont surpris l'entourage ! M. l'abbé Louis de Gonzague Paquet, curé de St-Pierre, serait le nouveau curé de St-François et l'abbé Nadeau, le seconderait les fins de semaine. Devant l'église quelques paroissiens, dont les marguilliers du banc, attendaient le départ de l'Évêque. Aussitôt alarmés par la nouvelle nomination, d'aucuns furent perplexes! La semaine suivante, se doutant de rien, le nouveau pasteur vint avec deux de ses sœurs vivant avec lui, rencontrer les marguilliers et visiter les lieux. Les futurs locataires trouvèrent l'espace dans la cuisine un peu trop exigü et proposèrent de l'agrandir en grugeant le rocher, puisque le mur de la dépense frôlait en effet le roc. La suggestion reçut un froid accueil. D'abord dans l'été précédent on avait fait des travaux dans le bureau et aménagé un solarium. Et maintenant agrandir du côté ouest en puisant dans la pierre ! La nuit suivante porta conseil : quelques membres du conseil de Fabrique, sous la présidence de M. Ernest Fiset, se rendirent à La Pocatière, rencontrer l'Évêque du lieu. La visite eut son effet : M. Louis de Gonzague démissionna de la cure et pour un temps indéterminé, l'abbé François Gagnon du Collège de Ste-Anne, serait l'administrateur de la Fabrique et pasteur temporaire. Ne voulant pas rester au presbytère sans ménagère, Mlle ayant quitté, M. l'abbé fit sa résidence à l'hôtel Paul Boulet au centre du village. Il eut l'air de se plaire dans son rôle d'administrateur puisqu'au bout de six mois, il aurait dit être intéressé à devenir curé de la paroisse. Beaucoup de paroissiens, échaudés secrètement selon toute probabilité, ne le pensaient pas ainsi. On lui reprochait sa sévérité au confessionnal ! C'est alors qu'après six mois l'interrègne de M. l'abbé Gagnon prit fin le printemps 1956. Il réintégra son logement au Collège de Ste-Anne, en attendant un nouveau poste. Fut aussitôt nommé curé, M. l'abbé Louis Pelletier, vicaire à Rivière-Ouelle.